

jusqu'alors féru d'études, sérieux et doux, confiné dans la paix séduisante du foyer et dans le souci du bien-être de son peuple, opposa à l'agresseur sa volonté d'être loyal. Frêle au regard de la colossale ruée, il offrit au Goliath grimaçant le visage immobile de David. Et, debout devant son peuple de héros, il eut l'immortelle gloire de briser l'élan formidable. Puis, rentré dans le rang, il fut un soldat.

Apôtre de l'idée de patrie, le cardinal Mercier apparaît nimbé de la lumière précieuse des vitraux, comme un père de l'Eglise. Il parle. Sa voix a mieux que de l'onction. Elle est lente, grave et vengeresse. Elle fait courber le front orgueilleux de l'ennemi forcé de dévoiler ses desseins et de boire sa honte. Au peuple, il prêche l'union pour être fort, paraphrasant ardemment, face aux envahisseurs, la devise de la Belgique. Il écrit. Ses protestations ont un retentissement mondial. Elles ouvrent les yeux qui se fermaient pour ne pas voir. Elles flagellent les inerties. Elles forcent, par leur accent de vérité, les dernières hésitations.

En vain l'Allemagne essayait-elle de réduire au silence le patriotisme du bourgmestre Max, plus grand de s'être dressé en face de la duplicité germanique. Jusqu'au dernier moment, il a parlé à sa ville. Sur les murs de Bruxelles, on peut lire, aujourd'hui, les proclamations—signées Max—qui furent affichées en août 1914. Elles sont souillées, déchiquetées. Elles ressemblent à des drapeaux qui reviennent de la bataille. Mais elles conservent leur jeunesse spirituelle et leur sens d'héroïsme. Elles parlent, toutes, de la victoire. Elles furent pour l'ennemi, durant quatre années, un remords, un défi, une sentence. Pour le peuple fort, elles ont été une raison d'espérer et de croire. Elles sont demeurées, jusqu'à la fin, l'acte de foi de la patrie belge.

*La Démocratie nouvelle.*